

doucement quelques paroles entrecoupées; ses lèvres s'agitèrent pour prononcer une prière. — Un serrement de main, un sourire... et l'âme d'Aben-Kassim avait cessé d'habiter sa demeure terrestre.

Le vieux monarque resta penché sur le corps inanimé de son ami, éprouvant toute l'amertume du remords. Dépouillant enfin la morgue royale, les nobles passions de l'homme privé reprirent leur empire sur lui. Il reporta ses pensées sur cette vie si orageuse qu'il avait traversée avant de connaître le repos; il pensa aux jours brillants de son jeune âge, alors qu'il écoutait les conseils d'Aben-Kassim; il sentit que jusqu'à cette heure, où il venait de reconquérir, à l'école du malheur, les généreuses inspirations de la jeunesse, son cœur avait été perverti dans l'ivresse du pouvoir. Il ne put s'empêcher en contemplant les traits si nobles de cet ami qu'il ne pouvait remplacer, de répéter les vers touchants du poète Shebal Addaulet. Enfin, s'arrachant à ce pénible spectacle, il rejoignit sa famille et partit pour Salobrefia, résidence que lui avait indiquée le prince régnant; mais peu de jours s'étaient écoulés qu'il était réuni, dans la tombe, à son ami.



PORTE DU XÉNIL.

Ainsi appelée à cause du voisinage de la rivière de ce nom ; elle est située dans la partie sud de la ville et fait face au côté de la plaine opposé à la porte d'Elvire.



VI

CONDAMNATION DU PRINCE DES ABENCERRAGES.

LES derniers événements ont porté un coup terrible à la fortune des Maures. Mais quelle douleur déchire le cœur de l'infortuné prince des Abencerrages ! Depuis le jour où ses amis l'ont emporté expirant des plaines de Lucéna, il sent sa patrie et son amour perdus pour lui. Comme guerrier, comme musulman, il n'a qu'humiliations à recueillir, pleurs à verser.

Lorsqu'il revint à lui, le fantôme de sa bien-aimée était là, debout, à son chevet, et ses traits contractés portaient l'empreinte du désespoir. Tous ses malheurs vinrent en foule effrayer sa pensée ; il crut passer déjà par la peine infamante qu'il avait encourue en violant son serment. Il vit son ange chéri au pouvoir d'un rival. Sa main s'efforça d'arracher l'appareil de ses blessures. Ses amis et Zélinda le trouvaient sourd à leurs prières. Toute autre douleur aussi se fût brisée contre son cœur ; mais perdre en un seul jour ses rêves d'amour, de victoire, et

avoir cependant fait des prodiges de valeur ! Oh ! ce coup était au-dessus de ses forces ! La vengeance du roi maure, les lois portées contre tout chef qui se laisserait enlever l'étendard sacré, ne lui laissaient plus d'espérance que dans le triomphe d'El-Zagal. Il avait épousé les intérêts de ce prince depuis l'ignominieux traité de son neveu avec les Espagnols. Une grâce spéciale pouvait seule soustraire Ibn-Hammed à un supplice infamant. Il était perdu si Abu-Abdallah l'emportait. En effet, celui-ci, maître de Grenade, refusait de partager le royaume. El-Zagal fut forcé d'écrire à son beau-frère Zélim, gouverneur de Guadix, et à son neveu, le Cid Yahia, à Al-mérie, pour les entraîner dans son parti. Alors son rival eut recours à Ferdinand ; et cet adroit monarque se hâta d'envoyer des troupes à Grenade. Une pareille alliance préparait des victoires aux chrétiens sans ajouter beaucoup aux chances de succès d'Abu-Abdallah. Pour un soldat espagnol qui entrait à Grenade, vingt Maures couraient embrasser la cause d'El-Zagal.

Pendant ce temps, une nombreuse armée catholique s'assemblait à Alcala-la-Real, et Ferdinand, comme pour secourir son allié, mettait le siège devant Allora. Cette forteresse, élevée sur un rocher, semblait imprenable ; l'artillerie la battit en brèche

d'une manière terrible; et l'héroïque défense de la garnison ne fit que retarder sa reddition. La chute de ce boulevard de l'empire fut immédiatement suivie de la perte de Cazara, Bonelu, et de la soumission du pays d'alentour.

Les Maures des bords d'Antéquerra coururent aux armes, attaquèrent avec fureur les lignes espagnoles, les rompirent, les repoussèrent au-delà des murs de la forteresse; mais ils finirent par succomber. Les vainqueurs, poursuivant le cours de leurs succès, débordèrent comme un torrent dans la fertile Véga; la capitale seule put arrêter leurs ravages. Setefial et nombre d'autres petites villes se rendirent, dans la crainte d'être passées au fil de l'épée.

Des tours de Grenade, les deux rois rivaux suivaient des yeux les progrès des Espagnols sans chercher à s'y opposer. El-Zagal avait conjuré son neveu de s'unir à lui contre l'ennemi commun; vaine tentative sur un cœur desséché! Les potentats de Barbarie, les autres musulmans d'Afrique avaient laissé tomber des promesses évasives; c'était tout. Adieu l'esprit des anciens califes! La dernière, la plus belle de leurs villes allait périr, et périr sous les coups de ses propres enfants! Abu-Abdallah ne voyait que la perte de son compétiteur dans les victoires de Ferdinand. Celui-ci prouva bientôt qu'il

n'établissait aucune distinction entre les domaines des deux rois maures. Il dirigea, pour la troisième fois, une attaque contre la grande forteresse de Loxa; et l'ayant réduite à la dernière extrémité, il était sur le point de la prendre d'assaut, lorsque El-Zagal, dont le fier courage s'indignait d'assister dans l'inaction à la ruine de son pays, se précipita sur les assiégeants avec sa nombreuse cavalerie, et les força à lever le siège. Mais tandis que le vieux guerrier était engagé dans cette lutte, son perfide rival profitait de son absence pour attaquer l'Alhambra. Les gouverneurs d'Almérie et de Guadix vinrent au secours de leur maître et rejetèrent son indigne neveu dans les murs de l'Albaycin. Habile à fomentier la discorde, Ferdinand se vit bientôt en état de reprendre l'offensive, et somma les forteresses de Cohin, Cartama, Marbella et Ronda, de se rendre au nom du roi Abdallah, le fidèle allié de la couronne de Castille. Cohin fut pris d'assaut, ses habitants passés au fil de l'épée et ses murs rasés; frappée de terreur, la ville de Cartama offrit de capituler au moment où les Espagnols s'avançaient; * mais Ronda, entourée d'une double ceinture de rochers, d'un double rang de tours et de bastions, défendue par une garnison brave, nombreuse, bien approvisionnée, opposait une formidable résistance.



Drawn by David Roberts.

Engraved by J. Cousens.

Instrumental de la Alhambra y Generalife
BIBLIOTECA DE CULTURA
FONDA
JUN 10 1911

Specialty Loan & Return

Un incident bizarre vint exciter un chevaleresque enthousiasme et ajouter à l'intérêt que chacun des deux partis portait à ce siège. Narvaez, gouverneur d'Antéquerra, avait envoyé un détachement de cavalerie éclairer les montagnes environnantes. Les Espagnols rencontrèrent dans les défilés un chevalier maure magnifiquement armé; il appartenait évidemment à une noble famille. Conduit devant Narvaez, et interrogé sur le but de son expédition, le jeune homme répondit d'une voix étouffée par les sanglots, qu'il était fils de l'alcaïde de Ronda, et ses larmes l'empêchèrent de poursuivre.

— « Vous m'étonnez, reprit le brave gouverneur; vous, le fils d'un aussi vaillant guerrier, — car votre père m'est bien connu, — vous pleurez comme une femme! Votre malheur n'est qu'une chance commune à la guerre. »

— « Je ne pleure pas ma liberté, s'écria le jeune homme, mais une infortune cent fois plus cruelle. Depuis mon enfance, lié tendrement à la fille de l'alcaïde, qui demeure près de ces lieux, et payé de retour, j'allais, ce soir même, la nommer mon épouse. Hélas! maintenant elle attend mon arrivée, et me voilà prisonnier! Ah! je ne puis penser, sans verser des larmes, à son angoisse mortelle! »

— « Vous êtes, je me plais à le croire, répliqua

Narvaez, aussi brave chevalier que loyal amant. Engagez - moi ici votre parole, et vous pourrez continuer votre route et remplir votre engagement. » Le jeune homme, pénétré de reconnaissance, promit tout. Avant le lever de l'aurore, il avait atteint le château de sa fiancée. Au moment de prendre congé d'elle, il ne put cacher son émotion. Elle apprit son malheur; s'adressant alors à son époux avec une noble franchise :

— « Je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve de votre affection pour savoir que vous m'aimiez. Votre tendresse seule a causé votre malheur; maintenant que je suis votre femme, puis-je ne pas vous égaler en générosité? Libre ou non, votre sort est le mien. Cette cassette contient des bijoux précieux; s'ils ne suffisent pas à payer votre rançon, ils nous aideront du moins à adoucir les ennuis de la captivité. »

Quittant aussitôt le château, ils arrivèrent; le même soir, à la ville d'Antéquerra. Ils y furent reçus avec toute sorte d'honneurs par Narvaez, qui, non content de leur rendre la liberté, les renvoya, comblés d'éloges et de présents, rejoindre leur père et leurs amis à Ronda. La nouvelle de cette aventure se répandit dans tout le royaume de Grenade et devint le texte de plus d'une ballade.

Le siège avançait lentement; chaque parti redoublait d'héroïques efforts pour s'emparer du pont; des sorties vigoureuses, dirigées simultanément, forcèrent Ferdinand à construire cinq camps retranchés pour protéger son armée. Derrière, s'élevaient de formidables batteries hérissées de bombes, de mortiers, de tous les instruments de destruction. La grande citadelle apparaissait comme un puissant forgeron au milieu du bruit et des flammes. L'annonce d'un nouvel assaut porta le désespoir dans tous les cœurs. Ce n'étaient plus que larmes de mères et cris d'enfants. Tout espoir s'évanouit : Ronda fut prise. Les enseignes réunies d'Aragon et de Castille flottèrent sur les tours de cette cité puissante. Plus d'un chant mélancolique a consacré le souvenir de cette défaite à l'égal de celle d'Alhama. Sans s'arrêter, l'armée chrétienne mit le siège devant les dernières villes qui retardaient sa marche sur Grenade.

La plus terrible de toutes les campagnes entre les Maures et les chrétiens allait s'ouvrir; mais après cette série de victoires, Ferdinand accorda quelques instants de repos à ses soldats.

Ainsi décimés par leurs dissensions intestines, déshérités de leur énergie, les Maures virent tomber leurs derniers points de défense, les importantes

villes de Moclin, Vélez, Malaga et Loxa. Dans leur
 terreur, les vieillards qui composaient le Divan, les
 émirs, les scheikhs, les faquirs dénoncèrent, en pré-
 sence du peuple, la rivalité funeste des deux mo-
 narques comme précipitant la chute de l'empire.
 D'amères imprécations tombaient sur Abdallah,
 tandis que les premières tribus favorisaient El-Za-
 gal. Pressé d'aller mettre un frein aux progrès
 alarmants de l'ennemi, ce dernier renonça haute-
 ment à toute intention d'attaquer son neveu; il ne
 se dissimulait pas que celui-ci chercherait, dès son
 départ, à s'emparer du pouvoir; mais il n'en témoi-
 gna pas moins le désir de venger ses malheureux
 concitoyens, et il se déclara prêt à marcher, à la
 tête d'une armée, contre les insolents envahisseurs
 du royaume de Grenade.

Joyeux de la résolution qu'avait prise El-Zagal,
 les députés en proclamèrent l'heureuse nouvelle
 dans toute la ville; de son côté, ce brave guerrier
 avait rassemblé les chefs ses partisans, et se prépa-
 rait à ouvrir une campagne décisive. S'avancant à la
 tête de ses vieux bataillons, il se retourna vers Muza-
 Ben-Gazan, déplora la faiblesse et la mauvaise foi de
 l'usurpateur qui avait vendu son alliance aux chré-
 tiens, et pronostiqua tristement les nouveaux désas-
 tres qui allaient fondre sur la capitale pendant son

absence. « Mais, dit-il, que la volonté d'Allah soit faite ! mieux vaut mourir sous l'épée de l'ennemi commun que répandre le sang de nos sujets pour disputer à Abdallah un trône ébranlé. » Ayant dit, il jeta un dernier regard sur ces tours dorées, sur ces édifices massifs où il avait régné si peu de temps, et sortit par les portes d'Elvire, impatient d'en venir aux mains avec l'Espagnol.

Combien étaient fondés ses pressentiments ! A peine son lâche adversaire le vit-il éloigné qu'il donna un libre cours à son insatiable ambition. Il lui fallait écraser les Abencerrages dans la personne de leur illustre chef. Le tyran l'entreprit. Il convoque donc en toute hâte ses adhérents, toutes les créatures qui lui étaient dévouées avec le petit nombre d'émirs et de vieillards qui avaient embrassé sa propre cause ; il fait de plus entourer le Divan par une troupe de mercenaires et par la lie du peuple ; puis il dicte lui-même l'édit qui devait remettre le prince en son pouvoir, et sur-le-champ ouvre avec solennité le procès dans la tour de la Porte du Jugement.

Les satellites chargés de s'assurer de la personne du prince, s'attendaient à le trouver affaibli par ses blessures, abandonné de sa tribu, qui avait suivi El-Zagal. Loin de là, les portes, les avenues de son pa-

lais étaient gardées par une troupe de cavaliers tout armés pour le combat, le cimeterre à la main, la lance en arrêt.

Un des envoyés s'avance ; il présente à la pointe d'une épée les ordres d'Abdallah, et somme le prince de se rendre en présence de la cour. Sans daigner répondre, celui-ci commande à sa garde de pousser au large, de prendre exemple sur lui, et il disperse en même temps les émissaires d'Abdallah, qui s'enfuient lâchement.

À la nouvelle du départ d'Ibn-Hammed, le roi maure s'élance à sa poursuite avec ses farouches satellites. La lutte est courte, mais terrible. L'Abencerrage succombe, il est pris ; mais les rues étroites qui entourent le Duéro regorgent de sang, et les légions d'Abdallah ont été trois fois repoussées.

Conduit dans la Salle du Jugement pour subir un procès dérisoire, devant des kadhis et des ulémas vendus à son ennemi, le prince refusa de reconnaître la compétence d'un tribunal que n'avait pas nommé El-Zagal, son roi légitime. Il resta sourd aux questions de ces juges, avides de son sang. Sur l'ordre de l'émir qui présidait, le kadhi prononça la peine de mort contre le chef qui n'avait pas rapporté à la sainte mosquée, l'étendard du Prophète ; en même temps, il annonça, que, selon les anti-

III

qués lois musulmanes, le condamné pouvait recourir « à la fontaine de grâce et de merci sur la terre, son seigneur et roi Abu-Abdallah. »

— « Noble Abencerrage! s'écria en ce moment le roi, s'avancant au milieu de sa garde africaine : tu viens d'entendre ton arrêt; il est mérité. Cependant, notre loi sacrée place la clémence royale devant l'épée du jugement; elle invite le coupable à implorer notre merci. Parle, veux-tu renouer l'alliance que tu as brisée, abandonner El-Zagal, et renoncer à tes prétentions sur la fille d'Ali-Atar? tu deviendras l'orgueil de notre cour et le rempart du trône d'Abdallah. »

— « Jamais! répondit Ibn-Hammed d'une voix tonnante; plutôt la mort! Qu'on me mène au supplice! et toi, tremble, despote! tremble, perfide! la malédiction d'Allah gronde sur ta tête; elle te précipitera du haut de ton trône sanglant. »

— « C'en est trop! reprit le roi avec fureur; tu es un ingrat, un traître! » Puis, se tournant vers ses gardes: « Plongez-le dans le cachot le plus profond de nos Sept Caveaux; qu'il s'y nourrisse de l'herbe la plus amère, jusqu'à l'heure de son exécution. »

— « Prends plutôt ton épée, venge-toi de tes propres mains, cria le noble chef, c'est la seule grâce que je daigne te demander. » Et il découvrit son

sein tout sillonné d'honorables cicatrices. Abdallah recula pâle et troublé. Un murmure s'éleva dans la foule, et le silence effrayant des soldats fit trembler le tyran pour la durée de son pouvoir.

— « Qu'on l'emmène ! » répéta-t-il à ses satellites ; et faisant signe aux émirs et aux kadhis que leur office était terminé, il se retira, au milieu de sa garde, à la royale forteresse de l'Albaycin.

Mais bientôt, le fatal arrêt à la main, le roi traversa les jardins du Généralif. Le chef des esclaves l'introduit près de celle qu'il cherche. Ce n'est qu'avec douleur, avec une poignante indignation que l'on pourrait décrire cette scène de trahison, de lâcheté triomphante ; comment peindre les terreurs qui brisèrent l'âme de la jeune fille, lorsqu'elle vit, devant elle, Abdallah !!! Abdallah, qui souriait de joie ! Elle sentit son cœur comme étreint par les anneaux d'un serpent. Le désespoir glaça tous ses sens, tua son énergie, et la livra sans défense à son infame ennemi. Sa voix se perdait dans son regard, et son regard ne demandait qu'une chose : « Vit-il encore ? »

« Ibn-Hammed existe, Zélinda, répondit-il d'une voix lente, et comme préoccupé de ce qu'il allait dire ; il vit, mais dans ton sourire, et tant qu'il éclatera, ce sourire, pour ton serviteur et ton esclave. »

Rassurée sur le sort de son amant, Zélinda se précipita aux genoux d'Abdallah pour le remercier d'avoir conservé une vie qu'avait méprisée le fier Abencerrage.

Le roi s'était trop bien aperçu du pouvoir que lui donnaient les terreurs de Zélinda : la trouvant plus ravissante que jamais dans le désordre de sa douleur, il perdit tout sentiment d'honneur, de pitié, de justice; et, avant que l'infortunée eût pu recouvrer l'usage de ses sens, et prendre même conseil de son désespoir, il la releva de terre et la fit asseoir près de lui.

— « Il vit, ô la plus adorée des femmes ! mais son arrêt de mort est prononcé par son pays, et cette mort sera prompte. Cependant son salut est entre tes mains ; il peut puiser encore la joie et l'extase dans ton regard ; tu peux le voir encore honoré par-dessus tous à la cour d'Abdallah ; mais il faut, pour cela, consentir à partager mon trône comme sultane. Choisis donc : un mot de toi suffit pour changer toute sa destinée ; sur ton refus, belle dame de mes pensées, Ibn-Hammed meurt, il meurt aujourd'hui, de suite, sous la hache du bourreau. Parle, veux-tu m'appartenir ? »

— « Jamais ! arrière ! tue-moi, tue-nous tous deux plutôt mille et mille fois ! s'écria la jeune fille en embrassant ses genoux. »

— « Alors, courbe-toi sous le destin ; résigne-toi à ce qui était écrit de ton sort ; je jure par Allah que tu mourras après lui. »

— « O Dieu ! lui, mourir ! mourir ! Quoi ! lâche, je n'aurai donc pas la force d'Hammed, ou la foudre céleste pour te frapper ! Ah ! ne pars pas ; de grace, un moment encore, un seul... »

— « Non, pas un, répliqua le monarque, en l'entraînant vers un balcon qui donnait sur l'une des cours de la Tour des Sept Caveaux ; regarde l'épée du châtiment ; elle est suspendue par ta main au-dessus de la tête de ton noble amant, tu vas la voir tomber. » Ce n'était pas une vision, un rêve affreux, mais bien l'expression réelle des terreurs qui assiégeaient le cœur de Zélinda ; son sang se glace, elle voit cette épée, et ne peut la laisser tomber sur une tête chérie. Elle cède aux tortures de son ame ; muette, craignant de se décider trop tard, elle place sa main dans celle d'Abdallah ; mais elle a jeté sur lui un regard qui exprime toute l'horreur qu'il lui inspire. Elle se résigne à ne plus connaître ni paix, ni bonheur ; enchaînée, comme la fleur du chemin que le voyageur brutal flétrit de ses caresses insouciantes, sa vie ne sera plus qu'un pénible martyre.

Une heure après, les acclamations de Grenade sa-



Drawn by David Roberts

Engraved by James E. Aikin

ALCAZAR EL REAL.

London: Published Oct. 28. 1834. by Robert Jennings & Co. 62. Cheapside.

Printed by Lloyd & Manning

liaient la sultane, l'épouse d'Abdallah. Zélinda dut passer par toutes les magnificences de ses noces royales. Oh! combien les joyeux applaudissements de la foule tombaient amers sur son cœur!

Le mariage du roi, suivi de distributions, de grâces, de largesses; célébré par des jeux publics, des tournois, des joutes à l'arc, contribua plus que n'eût pu le faire tout autre événement à consolider son trône. Au milieu d'une guerre d'extermination, pendant une crise nationale, les Maures se livraient avec autant d'ardeur à leurs jeux favoris que s'ils eussent eu à fêter une victoire. La moins justifiable peut-être des actions de leur monarque exerçait plus d'influence sur leur esprit que les efforts héroïques qu'il eût faits pour défendre sa couronne; du moment où son neveu eut placé la fille du fameux Ali-Atar sur le trône de Grenade, El-Zagal perdit presque toutes ses chances de popularité.

Après s'être ainsi attaché le peuple, avoir assouvi une passion qui depuis long-temps lui faisait oublier les devoirs de l'honneur, Abdallah songea à couronner son ambition par quelque exploit signalé. Il avait jusqu'ici trouvé la fortune contraire; le * courage des Maures en était abattu. Mais bientôt il apprit que Ferdinand venait de quitter Cordoue, et qu'il se préparait, campé à Alcala-la-Réal, à

assiéger Moclin. Il sortit donc pour lui présenter la bataille. Le Castillan, confiant dans ses forces, était suivi à peu de distance par la reine Isabelle, qu'appuyaient elle-même les princes et le grand cardinal d'Espagne dans le château de Vaéna. Deux corps d'armée furent dirigés sur deux routes différentes, pour faire l'attaque simultanée de Moclin, ce bouclier de Grenade. L'une de ces expéditions était confiée à Diégo de Cordoue et Alonzo de Montémayor ; l'autre, au vigilant évêque de Jaen et au grand-maitre de Calatrava. Ferdinand suivait avec le reste de ses forces. En traversant les défilés des montagnes, le comte fit une halte dont ses soldats avaient besoin : il calculait déjà l'heure à laquelle il atteindrait le but de sa marche, lorsqu'un de ses espions le vint informer qu'El-Zagal était sorti de la capitale. Aussitôt il se porta en avant pour prévenir les autres corps d'armée et recueillir une part de butin plus abondante.

A la chute du jour, comme il marchait dans l'un de ces ravins creusés par les torrents et bordés de rocs escarpés, le redoutable cri de guerre : El-Zagal ! El-Zagal ! retentit soudain à son oreille. L'obscurité était profonde. Écrasés sous une grêle de traits, les Castillans tombent l'un après l'autre ; chaque rocher semble s'animer, prendre la forme

d'un chevalier en turban. A peine reste-t-il quelques soldats en état de seconder les efforts héroïques du comte : lui-même vient de voir son jeune frère Gonzalo périr à ses côtés ; son propre cheval est tué , son armure brisée. Le massacre continue avec une fureur nouvelle ; le comte s'empare du coursier de son frère , et poussant le cri de guerre : San-Iago , il serre ses colonnes fugitives , et se fraie un sentier à travers cette sombre et fatale gorge que borde des deux côtés son implacable ennemi. Un bien petit nombre d'Espagnols échappèrent à cet horrible carnage ; et chargé de ses sanglants trophées , El-Zagal , de son côté , retourne méditer de nouvelles excursions derrière les puissants remparts de Moclin.

Pendant cette scène tragique , la reine Isabelle et le vieux cardinal , ce véritable chef de la politique espagnole , restés dans le château de Vaéna , avaient du haut des tours leurs yeux attachés dans la direction de la forteresse assiégée ; ils s'attendaient toujours à voir un signal de victoire se déployer sur les montagnes. A la fin quelques cavaliers , couverts de poussière , de sueur et de blessures , parurent à de longs intervalles , et répandirent la nouvelle de leur désastre. Aussitôt des cris de désespoir , des cris de mères , de femmes , d'enfants , retentirent

dans les hameaux d'alentour ; car c'était l'élite des guerriers qui venait d'être moissonnée ! A cette vue, le cœur d'Isabelle saigna ; il fallut toute l'éloquence du bon cardinal pour consoler sa royale maîtresse. Mais, à la nouvelle du danger d'Alhama, le vénérable prélat offrit de changer la croix pour l'épée, et de se placer à la tête d'un corps de trois mille soldats. Ce trait de vigueur de la part d'un prêtre, d'un vieillard, rassura la pieuse Isabelle. Sur ces entrefaites, Ferdinand avait passé la frontière à trois lieues de Moclin ; c'est alors qu'il apprit toute l'étendue de son désastre ; mais, comme sa magnanime épouse, il excusa le comte plutôt qu'il n'improva sa conduite. On tint conseil ; d'après l'avis d'Isabelle, le roi se détermina à battre en retraite, ou du moins à n'attaquer que des forteresses de peu d'importance. Il se trouvait deux châteaux sur la frontière, situés à quatre lieues de Jaen, dans la gorge de la vallée de Rio-Frio. Un pont jeté sur un torrent les faisait communiquer entr'eux. Commandant ainsi le passage, ils étendaient leur domination sur toute la route ; ils imposaient des tributs continuels au territoire de l'évêque. Ferdinand conçut le projet de s'en emparer.

Cependant l'infatigable El-Zagal, qui avait si souvent détruit les espérances des vieux soldats espa-

gnols, reparut porté sur les ailes de la victoire, avide encore de cueillir une nouvelle moisson de lauriers. L'avant-garde de son armée, conduite par le même Reduan qui avait inondé de sang les défilés de Malaga, tomba, comme la foudre, sur les Castellans, pénétra dans leur camp, mit tout en déroute. Moclin délivré, son but était atteint; mais il poursuivit sa marche jusqu'à Vélez-Malaga, alors assiégé par l'ennemi, et son ardeur l'emporta jusqu'au point d'attaquer les Espagnols dans leurs retranchements, sans attendre El-Zagal et le reste de l'armée. Au premier choc, tout cède devant lui; mais les Castellans ne tardent pas à reconnaître le petit nombre de ses forces; ils se rallient et changent le sort de la bataille. Les Maures succombent à leur tour; en vain El-Zagal, qui survient en ce moment critique, essaie-t-il de ressaisir la victoire! la terreur des Maures précipite leur fuite; son armée elle-même est entraînée par les fuyards. Un petit nombre d'entr'eux parvient à peine à se sauver avec Reduan, en se jetant dans Vélez-Malaga. Quant à El-Zagal, il se hâta de chercher un refuge à Grenade; mais la nouvelle de sa défaite l'a précédé, l'a perdu dans l'esprit de ce peuple inconstant; il trouve les portes fermées, comme jadis le roi Muley. Il s'épuise à frapper du pommeau de son cimenterre; on ne lui ré-

pond que par des injures et des malédictions. Enfin, cédant à son mauvais sort, le vieux guerrier s'éloigne avec indignation de cette ville, dont l'enthousiasme l'avait naguère appelé au trône.

Resté seul maître de Grenade, l'heureux Abu-Abdallah fut supplié de prendre les armes contre son allié le Castillan, qui ne paraissait pas du tout disposé à suspendre le cours de ses conquêtes. En vain Abdallah représenta-t-il à Ferdinand qu'il y avait violation des traités, trahison contre un ami, à dévaster ses campagnes, à s'emparer de ses villes; le monarque chrétien, sourd à ses remontrances, déclara que les villes en question étaient dévouées à la cause d'El-Zagal; puis, à son tour, le somma de venir se joindre à lui comme vassal des couronnes d'Aragon et de Castille. Cette insultante réponse s'accordait trop bien avec les formidables préparatifs qui se faisaient à Cordoue pour une nouvelle campagne. Abdallah jura de décider le sort des deux nations par une dernière bataille.

Il s'avance à la tête de ses vaillantes tribus; devant lui s'étend, se déploie la vaste et fertile Véga; derrière s'élève la splendide cité impériale, avec ses palais d'or et ses minarets aigus: tout cela est à lui, Abdallah; à lui sans partage! Il porte aussi ses regards sur les hauteurs qui dominent le Duéro.

Mais là, quel objet de sinistre augure lui est apparu ? d'où vient qu'il tressaille ? Une forme gigantesque, sauvage, s'est dressée tout-à-coup. Son regard est terrible, son geste impérieux. Sa voix rude et menaçante jette ces mots aux oreilles du roi : « Arrête, Abdallah. » Est-ce le prophète de malheur qui a si long-temps prédit les jours d'affliction où nous sommes tombés ? se demandent les Maures crédules et fanatiques. C'était un de ces santons qui ; par de longues contemplations et des jeûnes extrêmes, parviennent à déchirer le voile de l'avenir, un de ceux qui conversent avec les puissants prophètes sur les mystères de l'éternité, sur la destinée finale de l'homme. Son regard respirait la grandeur, exprimait l'autorité d'un prince plus que la timidité d'un religieux : « Écoute, ô roi ! » cria-t-il ; écoute les paroles d'un adorateur d'Allah, d'un santón de notre grand Prophète, d'un « habitant de la sainte montagne, qui a pénétré des « secrets inconnus aux hommes ; j'annonce la mort, « j'annonce la ruine. Je suis un écho du langage « oublié des anciens temps. Écoute et tremble ! « n'as-tu pas foulé aux pieds le fidèle et l'innocent ? « n'as-tu pas égaré ton âme dans les ténèbres du « péché ? ne t'es-tu pas plongé dans des joies défendues, dans des plaisirs infames, tellement que le

« sombre Èblis éclaire seul ta marche ? n'as-tu point
 « payé par les plus amères tortures de l'ame les ser-
 « vices du juste et du bon ? Ta funèbre étoile te
 « guidera jusqu'à la fin , opprobre de ton peuple et
 « de ton siècle , toi qui n'as pas eu honte de te li-
 « guer avec les ennemis de ta foi ! l'épée du juge-
 « ment est suspendue sur ta tête ! Va , accomplis ton
 « destin : il est écrit avec du sang , avec des larmes ,
 « car tu as trahi ton pays . » A cette apparition terrible
 et solennelle , chaque soldat , resté muet et immobile
 de surprise , avait tourné les yeux vers le roi . Abdal-
 lah rompit ce silence par une exclamation d'impac-
 tience , et s'élança en avant .

Le théâtre de l'action était près de Loxa . Ferdi-
 nand assiégeait cette place avec un ressentiment
 qu'il ne pouvait dissimuler ; trois fois il en avait été
 honteusement repoussé , et , dans sa fureur , il venait
 de réduire en cendres les châteaux de Cambil et
 d'Albahar . La ville de Zalia avait été surprise par
 les chevaliers de Calatrava ; de la sorte , les avenues
 de Grenade devenaient , de jour en jour , plus ou-
 vertes à l'attaque , et les Castellans se trouvaient
 moins exposés à des sorties soudaines et désespérées
 qui ont rendu les Maures si célèbres et mis tant de
 fois en défaut la valeur et la prudence espagnoles .

Le roi maure ouvrait la campagne sous de fu-

nestes auspices. Ferdinand, impatient de frapper ses ennemis dans le cœur même de leur empire, avait convoqué tous les nobles de la frontière et réuni, comme on sait, ses différents corps d'armée à Cordoue. Les riches vallons du Guadalquivir retentissaient de cris belliqueux. Entre les chevaliers il y avait rivalité de magnificence et d'enthousiasme. A voir ces drapeaux d'or et de soie, ces tentes brillantes, on eût dit plutôt les préparatifs d'un tournoi que ceux d'une guerre d'extermination. De splendides cavalcades, des processions aux flambeaux occupaient les loisirs que laissait la guerre. Des chevaliers de toutes les autres nations de l'Europe, attirés par le bruit de cette croisade, étaient venus se joindre à Ferdinand pour combattre les Infidèles.

L'armée chrétienne, qui marchait contre Loxa, campa au pied d'un énorme rocher connu sous le nom de *Roche des Amants*, sur les bords de l'Yégua. Là, Ferdinand tint conseil, car on savait qu'Abdallah approchait, avec le dessein avoué de faire lever ce siège. On décida qu'une partie de l'armée s'emparerait des hauteurs importantes de l'Albohacen, qui dominaient la ville, tandis que l'autre, faisant un détour, la prendrait de côté. Alonzo d'Aguilar, Diégo de Cordoue, le comte d'Uréna, choisirent les

postes les plus périlleux. Avant l'arrivée du roi maure, l'étendard castillan flottait déjà sur les hauteurs et menaçait la ville. A cet aspect, les Maures exaspérés s'écrièrent : « Qu'on nous mène à l'assaut ! » — « Par Allah ! dit le roi, il en sera comme vous le demandez. J'avais confié mes villes à la loyauté et à l'alliance de ce chrétien, et voici qu'il fond, comme la tempête, sur ma fidèle Loxa. Que sa trahison retombe sur sa tête ! »

Une division se mit donc en devoir de couper les communications des Espagnols, dont, pendant ce temps, Abdallah, à la tête de ses gardes, attaqua les postes avancés ; car il sentait combien il lui importait de reprendre ces hauteurs, avant que l'ennemi eût le temps de s'y fortifier.

Tout-à-coup un cavalier, revêtu du costume des chefs castillans, s'élance sur le roi, le blesse, et le laisse étendu sur la poussière ; on enlève Abdallah du champ de bataille ; et, presque aussitôt, une troupe d'Abencerrages s'avance à sa place, ayant en tête un guerrier monté sur le même coursier, portant la même devise et agitant le même cimeterre ; et le combat continue avec un égal acharnement. A la tête des farouches Gomelez apparaissait un gigantesque chevalier ; les deux partis remarquaient ses plumes noires ; on le voyait se frayer, avec son



Drawn by James Jackson.

Engraved by J.C. Brown.

GAUCIN.
 USTA
 (looking towards the south, and the West of the city)
 London: Published Oct. 28, 1834, by Robert Jennings, 17, St. George's Place.

Generalife de Alhambra y Generalife
 DE CULTURA

glaise, une large voie à travers les rangs espagnols. C'était le noble Hammed-El-Zégri, sorti avec une partie de la garnison de Loxa; il recommençait l'assaut contre les hauteurs. Là, combattaient Ponce de Léon, Alonzo d'Aguilar, Garcilaso de la Véga, Fernand Cortès, le comte d'Urén. Phalanges invincibles, ils précipitaient les Maures du haut des sentiers escarpés.

De nouveaux secours de la ville arrivaient sans cesse aux Maures; sur tous les points, dans les faubourgs, dans les jardins, on se battait isolément; les Maures cherchant à couper la retraite aux Espagnols, et ceux-ci s'efforçant de rejoindre leurs drapeaux. Pendant que de nouvelles divisions descendaient dans la vallée, des bandes fraîches, accourues des environs de l'Albohacen, se joignaient aux Maures, pour arracher aux chrétiens cette clef de Grenade. Écrasés par les rochers qu'on leur lançait des hauteurs, les Espagnols combattaient pied à pied. La rencontre terrible d'Aguilar avec le fameux El-Zégri, porta les deux armées à des actions d'une audace incroyable; les gardes du corps du roi maure se couvrirent de gloire à l'égal des Khaleds et des Tarikhs des anciens temps.

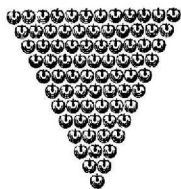
* Cependant, de nouvelles troupes, venues du château de Gaucin, devaient décider du gain de

cette journée mémorable en faveur de Ferdinand. Entouré de ses principaux chefs, il se retira sur une montagne d'où il commandait tout le champ de bataille. Le brave chevalier anglais, lord Scales, se tenait près du roi; il lui demanda la faveur de se jeter, avec ses compatriotes, au plus fort de la mêlée; il conduisait un corps de robustes archers. Se tournant vers eux : « Rappelez-vous, leur dit-il, mes joyeux compagnons, que vous êtes sur une terre étrangère, et que le cœur de Robert Bruce, porté en Terre Sainte, réclame de nous un terrible holocauste de ces infidèles ! » Puis, poussant le vieux cri de « Saint-Georges, » le comte et ses hommes renversèrent tout devant eux, ainsi que le bûcheron s'ouvre, avec sa hache, un passage à travers la forêt.

Enfin, Hammed-El-Zégri tomba, couvert de glorieuses blessures, et, seulement alors, les Maures abandonnèrent le terrain; repoussés au-delà du pont, ils combattaient encore dans les faubourgs. Lord Scales les poursuivait avec un acharnement terrible, lorsqu'une pierre l'atteignit à la tête; il fallut l'emporter hors du champ de bataille, et cet incident mit fin au combat.

Ferdinand prit position d'un autre côté de Grenade; les hauteurs de l'Albohacen étaient occupées

déjà par Alonzo d'Aguilar. Rassurés sur ce point, les chrétiens firent toutes leurs dispositions pour battre bientôt la ville en brèche.



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generali
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCIA



TOCADOR.

Ou Cabinet de Toilette de la Reine. C'est une petite pièce carrée placée au centre d'une galerie ouverte ; elle est entourée d'un balcon à colonnes de marbre blanc. De ce point, l'on jouit d'un coup d'œil admirable sur le Généralif.



VII

GUERRE CIVILE DANS GRENADE.

LA défaite d'Abu-Abdallah et l'impuissance de ses efforts pour secourir la forteresse de Loxa, répandirent la consternation dans Grenade. Cette superbe capitale, exposée aux courses victorieuses des chrétiens, présentait à-la-fois le singulier spectacle d'un trône sans roi, d'une armée sans général. Le prince, blessé, venait d'être transporté à Loxa. Ce fut alors que les Maures s'affligèrent de leurs longues et terribles discordes, de leur confiance téméraire en leur prince chéri et de leur précipitation à chasser le vieil El-Zagal. Ils reconnurent leur folie de s'armer pour deux monarques rivaux, au lieu d'aller défendre leurs montagnes et de prendre position dans ces défilés et ces forts inexpugnables, d'où ils auraient écrasé l'ennemi. Pendant qu'ils tremblaient ainsi pour leur existence, un cri se fait entendre des échauguettes de l'Alcazaba, un bruit sourd arrive jusqu'à leurs oreilles ; c'est comme une lointaine marche de cavalerie s'approchant peu-à-peu ; le bruit devient

distinct, s'accroît, devient semblable à celui du tonnerre. Aussitôt les tours, les mosquées, les minarets se couvrent de visages sombres et basanés; les habitants fixent leurs yeux flamboyants sur le spacieux Véga; en même temps un tocsin de guerre retentit au Viva Rambla, le long des bords du Duéro, des portes d'Elvire aux jardins du Généralif et du vieil Albaycin.

Mais bientôt luit l'éclair du cimeterre; voici des rangées de turbans verts avec les bannières incrustées de croissants dorés qui réfléchissent les rayons du soleil couchant. Un unanime cri de joie partit des murailles, des créneaux qu'embrassait la foule. Une vaillante troupe de cavaliers arriva à la porte d'Elvire, et demanda qu'elle lui fut ouverte. Le cri d'El-Zagal s'élevait dans les rues, quand, accompagné de Musa-Ben-Gazan et monté sur son fier coursier, il franchit les portes de la capitale, à la tête des Alabez. L'époque où le peuple l'avait chassé était encore toute récente. Aussi, mille exclamations saluèrent-elles ce roi guerrier qui revenait, avec tant de magnanimité, offrir son sein, comme un bouclier, contre l'ennemi.

Les autorités de Grenade se virent forcées de le réintégrer de suite dans ses privilèges de roi. C'est alors qu'il apprit les événements dont la capitale

avait été le théâtre, le malheureux mariage d'Abu-Abdallah, les souffrances du noble rival de ce tyran. A cette nouvelle, les frères d'armes d'Ibn-Hammed, reste de cette tribu des Abencerrages, toujours la première au combat, s'abandonnèrent aux plus vives expressions de la douleur; ils jetèrent leurs armes, foulèrent aux pieds leurs turbans, se couvrirent la tête de poussière; ils s'accusèrent enfin d'ingratitude pour n'être point restés près de leur chef, pour ne l'avoir point porté sur leurs boucliers au champ de bataille. Le chagrin, l'indignation de Musa-Ben-Gazan, des émirs et des vieillards, les anciens compagnons et les pairs d'Ali-Atar, quoique silencieux, étaient plus profonds encore.

« Où a-t-il porté ses pas? » se demandaient-ils tristement. « Dans quel lieu lointain s'est-il enfoncé?... Dans les déserts de ses révéérés ancêtres, pour chercher des consolations dans les grottes des sañtons? Ou, pèlerin solitaire, est-il allé s'agenouiller devant la chaise de notre divin Prophète? » Tout était mystère; et, comme ils parlaient encore, la tribu se laissa aller, de nouveau, à toute l'ardeur de ses regrets pour son chef bien-aimé. Ces braves se rappelaient à l'envi ses nobles actions, la générosité avec laquelle, lui, leur ami, leur conseiller, leur chef, il avait partagé leurs souffrances.

Soudain, ils se rappelèrent l'étrange apparition du chevalier castillan qui, poussé par une passion irrésistible de vengeance, avait, au milieu de la bataille, poursuivi, blessé Abdallah, puis avait si promptement disparu. On se rappelait aussi cette petite troupe de héros, ayant à leur tête un chef musulman qui déploya une valeur surhumaine et répandit l'épouvante au milieu de l'armée chrétienne, jusqu'à ce que, chargeant à travers le camp ennemi, il tomba, sans doute, martyr de leur sainte cause.

Le soir même de l'entrée du royal maure dans la capitale, alors que les ombres silencieuses du crépuscule s'étendaient sur les grottes et sur les fontaines, on vit un homme, courbé par l'âge et sous les habits d'un pèlerin, poursuivre sa pénible route le long des murs des jardins du palais. Ses traits respiraient la tristesse; ses yeux égarés, son air étrange, sa démarche incertaine, décelaient l'agitation de son esprit. Il dirigea ses pas vers le plus bas guichet de la poterne, ouvrant sur les jardins du Généralif. Il se baissa, et elle s'ouvrit sitôt qu'il l'eut touchée; alors, comme familier avec ces lieux, il pénétra dans la première enceinte. Mais tous ces parfums, tout cet éclat, à cette heure si douce de la nuit, semblaient tomber sur son cœur desséché, comme des fleurs fanées sur l'urne qui renferme un

être chéri. Se frappant le sein en marchant, il passait le long des allées verdoyantes de palmiers et de cyprès, où s'épanouissaient en vain à ses yeux le myrte et la rose, où vainement brillait l'argent des fontaines jaillissantes; car il entendait une voix portée par la brise du soir, une voix si profondément triste, qu'elle remplissait son ame d'une invincible mélancolie. Hors de lui, il s'abandonna à la douleur la plus exaltée. Cette vieille mélodie mauresque, il l'avait entendue en d'autres jours; il l'entendait encore, épandue du cœur brisé de Zélinda, de Zélinda perdue à jamais et mariée à un monarque dont elle dédaignait l'amour.

Son premier mouvement fut de se diriger vers les berceaux de myrte d'où les accords semblaient sortir; il s'arrêta soudain, persuadé que sa présence donnerait la mort à l'objet qu'il cherchait. Mais il répéta, avec de plaintifs accents, les paroles d'un autre air favori, qui devait être bien compris de l'oreille accoutumée jadis à l'entendre. A peine eut-il achevé, qu'un cri sourd et étouffé, le bruit d'une fuite pressée frappèrent son cœur. Il s'élança; un moment après, le chef des Abencerrages pressait dans ses bras la belle sultane de Grenade. Elle vivait! aux battements de son cœur, il n'en pouvait douter: c'était bien elle, elle, la brillante réalité d'un

amour qui avait maîtrisé chacune de leurs pensées.
 * Lorsqu'il veillait, seul, sous les Sept Voûtes¹, combien il avait craint qu'elle fût morte, à jamais perdue pour lui! car il n'aurait pu croire que, pour se soustraire au trépas, elle eût préféré l'alternative, plus horrible, d'enchaîner sa destinée à un autre. L'idée qu'elle eût pu trahir ses serments et selivrer, faible victime, au pouvoir d'un rival triomphant, n'était jamais entrée dans son ame. La revoir, c'était donc pour lui la trouver innocente et pure; la pompe royale qui entourait sa bien-aimée n'avait pas même le pouvoir de le tirer du doux songe dont il se berçait. Elle vivait, il la pressait sur son sein; rêves, espérances, tout était réalisé.

Cette scène de bonheur avait confondu leurs ames. Un sourire d'enchantement rayonna sur la figure du chevalier maure; ses sensations étaient celles du pèlerin qui pénètre enfin, à travers mille périls, mille souffrances, jusqu'à cette chaise où repose son maître révérend. Hélas! pourquoi devait-il être rendu sitôt à cette vérité cruelle, amère comme l'anéantissement des plus saintes espérances des fidèles!

Il reste peu de chose de cet édifice, jadis si vaste et si magnifique. Une partie de ses hautes murailles est aujourd'hui couverte d'une riche végétation, l'autre tombe en ruine à l'ombre des figuiers et des ceps de vigne qui l'entourent.



Drawn by Landis.

TOWER OF THE SEVEN VAULTS.

Engraved by J. H. H. H.

Engraved by H. H. H.

En le voyant, Zélinda avait jeté un cri perçant; elle était tombée évanouie dans les bras du prince. Trop heureuse, si la vie lui eût alors été arrachée, s'il lui eût été permis de n'avoir plus à contempler le glorieux aspect de la nature, désormais enveloppée, pour elle, dans le noir linceul du malheur! Zélinda, l'idole des pensées d'Ibn-Hammed, ne va plus lui apparaître que comme une puissance maligne, ou se revêtir, à ses yeux, du sombre éclat d'Éblis et de ses anges.

Mais son cri, le battement de son cœur, la pâleur de ses joues, son tressaillement, la contraction de ses nerfs, voilà des signes certains qu'elle existe encore. Elle reconnaît son amant, un frisson plus violent la saisit; et lui.... une étrange sympathie de terreur vient se refléter aussi dans son regard; son corps tremble, son cœur bat comme celui de sa bien-aimée; il semble qu'un pressentiment du coup qui lui est destiné jette déjà sur son âme les noires ombres de l'infortune; ainsi s'est préparé, par degrés, le terrible aveu qui, fait brusquement, eût tout-à-coup tari en lui les sources de la vie.

Accablés d'anxiété, ils continuèrent à se regarder sans oser parler. Enfin, les yeux d'Ibn-Hammed s'arrêtèrent sur les insignes qui décoraient la reine. «Ce fut ici, Zélinda! murmura-t-il à voix basse, tout

pâle, tout tremblant ; ici, dans ce même bosquet, que nous nous jurâmes un amour éternel ; tu t'en souviens ! — Dans ce bosquet aussi nous nous vîmes pour la dernière fois ! Répète-moi, mon amour, les serments que tu me fis alors d'être fidèle jusqu'à la mort ! »

Des pleurs furent la seule réponse de Zélinda. Dans l'excès de son malheur, elle arracha les tresses de ses noirs cheveux, ses fleurs de mariée, son diadème étincelant de pierreries ; elle foula aux pieds ses plumes brillantes. Puis, éclatant en sanglots, elle se jeta au cou de son amant. « C'est pour toi ! pour ta vie chère et sacrée, que tu me vois ainsi, ame de mes jours ! mon seul bien-aimé, lumière précieuse, lumière de mes yeux ! ce fut pour te revoir, mon Ibn-Hammed, pour entendre ta voix, pour être pressée sur ton cœur une fois encore, que je consentis à porter ces odieuses parures que j'abhorre. Mais je te vois, à présent je mourrai heureuse... Eh ! que me fait la mort, maintenant que tu es sauvé ! »

— « Sauvé ! et toi..... qui donc es-tu ? Par Allah ! tu me regardes d'un air étrange ! Ah ! réponds, réponds, je t'en supplie ! »

— « Non, fuis ! fuis, Ibn-Hammed ! Ne me force pas de prononcer un mot ! c'est la mort..... la mort est là pour moi seule. Fuis avant qu'on t'aper-

çoive; oublie qu'ici tu vis un être perdu à jamais !... Bientôt Zélinda ne sera plus. »

— « Pourquoi ces paroles si mystérieuses, si terribles ? Il y a du crime dans tes yeux, du crime dans tes paroles. Oh ! explique-toi !... »

— « C'est... c'est le plus coupable, le plus abhorré, le plus impie des sacrifices ! Mais, fais que du moins il ne soit pas tout-à-fait inutile ! Oh ! mais quand fuiras-tu donc ? Je suis femme d'Abu-Abdallah !... M'entends-tu ?... fuis !... »

L'Abencerrage recula loin d'elle comme on s'éloigne d'un reptile. Alors la surprise, l'horreur, l'indignation, l'attachèrent immobile à sa place ; puis soudain, s'abandonnant à l'excès de son chagrin, il se frappe le sein, déchire son turban, se couvre la tête de poussière ! « Allah ! Allah, Achbar ! » s'écria-t-il, « le grand, le terrible Dieu ! non le clément, mais le puissant vengeur, souviens-toi du crime de mon ennemi ! tire contre lui l'épée du jugement ; fais-lui payer ta gloire, seul Dieu juste et vainqueur de tous ! frappe le traître de ton glaive jusqu'à ce qu'il sente sur son front le poids de son péché ! » Et se tournant vers l'infortunée reine : « Et toi, être faible, aussi parjure à notre honneur, à Dieu, qu'à notre amour ! Qu'est-ce que la mort, que sont mille morts près de l'agonie d'une vie que tu

as rendue si misérable ? Ah ! Zélinda ! n'es-tu donc qu'une vision de tout ce qui est brillant et pur ; vision enfantée par une jeune imagination, un rêve passager comme la rosée des fleurs qu'aspirent les rayons d'un soleil du matin ?

« Ah ! pourquoi, pourquoi avons-nous vécu ? pour voir ce misérable jour ! tu n'as pas désiré le diadème de Grenade ? Ah ! si tu m'avais réellement aimé, tu te serais glorifiée de me voir mourir, de prouver la pureté d'un amour comme le nôtre, en supportant l'épreuve la plus cruelle que pussent te faire souffrir l'impie et le méchant. Alors nul n'aurait pu insulter à notre honneur, pur aux yeux d'Allah, triomphant de la mort ! Mais faible et légère, tu t'es vendue au mal ; tu as teint ton âme des couleurs dorées du péché ; et l'éclat de notre vie, notre sentier de lumière et de foi se sont ternis, effacés à jamais ! Je ne te remercie pas, sultane, d'une vie indigne dont tu aurais mieux fait de me priver. Que ne m'invites-tu, » ajouta-t-il avec un regard de mépris, « aux fêtes du mariage de la jeune reine de Grenade, aussi méprisée, aussi abjecte au milieu de toute sa pompe, que la plus vile de ses esclaves ! »

Ce langage désespéré brisa l'âme de l'infortunée Zélinda. Les sanglots qui l'oppressaient étaient déchirants ; dans sa douleur, elle ne pouvait pleurer,

car elle avait versé toutes ses larmes. Aussi prompt que l'éclair, elle tira un poignard et le tourna contre son sein ; mais un bras plus rapide encore le lui arracha. Déjà l'acier avait percé les vêtements de la reine.

Les larmes de Zélinda n'auraient pu produire sur le cœur d'Ibn-Hammed l'étrange révolution que cette scène y produisit. Il demeura sans voix, alors qu'il retenait encore cette main tremblante ; tous deux avaient les yeux fixés l'un sur l'autre et gardaient un silence éloquent. Une singulière fascination sembla concentrer toutes leurs facultés dans un délicieux enchantement. L'âme agitée de l'Abencerrage s'ouvrit à de plus douces pensées ; il comprit à quel point il était aimé ; il comprit que l'excès de cet amour eût ôté à Zélinda le courage de le voir mourir. Il se représentait tout ce qu'elle avait dû souffrir d'angoisses pour la vie de son bien-aimé, lui qui tremblait encore d'horreur au danger qu'elle venait de courir. Il cessa donc de lui reprocher son affreux sacrifice.

Leurs mains tremblaient l'une dans l'autre ; leurs yeux semblaient ne pouvoir assez s'enivrer des délices de leur amour ; ils sortirent de cette extase pour s'élancer dans les bras l'un de l'autre, comme si l'intervalle de leur dernière séparation n'eût été

rempli que par un songe. Ils se tenaient ainsi embrassés avec la force passionnée, l'énergie d'un amour éternel. Ils sentaient qu'ils avaient pour eux la volonté du ciel, qui mettait leur amour inviolable au-dessus de leurs fautes; qu'en dépit du sort, il était des instants de bonheur dont nulle puissance terrestre ne pouvait les priver. Désormais l'un et l'autre avaient la conscience de leur amour, fort contre tout événement, et sanctifié qu'il était aux yeux du ciel.

Combien étrange et mystérieuse est la nature humaine! qu'ils sont inexplicables, ces secrets du cœur, ces ressorts cachés, tout-à-la-fois si admirables et si terribles que nous ne les pouvons comprendre!

Deux êtres venaient de se retrouver au milieu des terreurs et d'une agonie qui brûle les larmes dans les yeux. Une effroyable épreuve les avait arrachés à ce mortel désespoir; ils avaient compris soudain qu'ils étaient encore quelque chose l'un à l'autre, et leur ravissement s'était accru du souvenir même de tout le malheur qui avait pesé sur eux.

Alors, avec les expressions de la tendresse la plus exaltée, de la joie la plus intime, à la fin peut-être trop enivrante, ils s'arrachèrent des bras l'un de l'autre. Ils se jurèrent encore et encore, au nom

de tout ce qui leur était cher et sacré, de renouveler leurs périlleux rendez-vous, comme si des joies semblables aux leurs étaient plus délicieuses qu'un songe d'été.

Cependant l'heure d'une crise terrible était venue, l'heure d'une guerre d'extermination; certes les Maures avaient, par leur hospitalité, la magnanimité de leur caractère, été, dans le cercle de la civilisation et de la science, les bienfaiteurs de l'Espagne; mais l'ignorance superstitieuse et la féroacité des plus basses classes des deux nations, jointes à la différence du costume et de la religion, avaient enfin changé la lutte en une guerre de poignard. Et pourtant les nobles sentiments d'une estime mutuelle subsistaient encore parmi les chefs. Cette estime avait pris naissance dans ce commun amour de tout ce qui était grand et généreux; ainsi le fier castillan, le chevalier maure étaient liés par les nœuds d'une fraternelle amitié. Soit au sein des camps, soit dans les fers, des incidents singuliers et romanesques venaient cimenter cette fraternité. De plus, en maintes circonstances, sur-tout durant les diverses périodes d'une longue paix, des mariages s'étaient formés entre les deux peuples; mais la funeste ambition des souverains devait séparer deux nobles nations qui s'étaient fondues graduel-

lement en un seul peuple aussi grand qu'heureux.

Le comte de Cifuentes fut ainsi préservé de la mort par le brave Réduan-Ben-Egaz ; le beau trait de Narvaez n'avait pas été non plus sans exemple ; il fut surpassé, peut-être, par celui d'un chevalier maure , à l'occasion d'un combat singulier entre Diégo de Cordoue et Alonzo d'Aguilar , à qui le roi de Grenade avait permis de vider leur différend en champ-clos, sur son territoire.

Au jour marqué, don Diégo parut armé de pied en cap ; mais Aguilar , retenu par la défense de son souverain , ne se présenta point dans la lice. Son absence le fit proclamer vaincu , par les arbitres du camp. Un chevalier de Grenade , ami d'Alonzo , ne put demeurer tranquille spectateur d'un tel outrage fait à la renommée du héros absent ; se précipitant donc dans l'arène , il déclara le Castillan trop noble chevalier pour manquer à sa parole : ce qu'il soutiendrait à la pointe de son épée. Muley-Hassan objecta qu'il fallait qu'on eût violé le sauf-conduit du Castillan ; mais le Maure persista : alors le monarque irrité , lui enjoignit de rendre son épée : ce à quoi s'étant refusé le Maure , Muley-Hassan commanda à ses gardes de lui apporter sa tête ; Diégo de Cordoue , frappé de la magnanimité



Alhambra y Generalife
DE CULTURA

JUNTA

de son rival, courut aux pieds du roi et obtint la révocation d'une si cruelle sentence.

Que dire d'Abu-Abdallah ? Malheureux dans toutes ses entreprises, pressé par l'Espagnol, il commençait à recueillir les fruits amers de sa téméraire confiance en un ennemi qui changeait de politique selon son intérêt. Sous prétexte d'une violation du * traité, Ferdinand poursuivit, avec une nouvelle vigueur, le siège de Loxa ; il coupa toutes les communications, empêcha les sorties en détruisant le grand pont, en même temps qu'il en construisait d'autres pour concentrer les opérations de ses camps divers. Sa terrible artillerie ouvrit de larges brèches dans les murailles de la ville ; les édifices brûlaient comme un brasier ; vainement les Maures luttaient-ils contre les flammes qui avaient atteint leurs maisons. Femmes, enfants, se précipitaient dans les rues ; là, les ruines, les morts, le feu de l'artillerie, les nuages de flèches et de projectiles enflammés, combinaient une scène inconnue d'horreur.

A mesure que les Maures s'efforçaient de réparer

La ville, ou plutôt la forteresse de Loxa, est située sur le haut d'un roc, dans le défilé des montagnes de Grenade, près de la frontière, sur le Xénil ; elle défend l'entrée du Véga, et est regardée comme la clef de la capitale des Maures. Quoique bâtie au milieu de rocs, elle est entourée de prairies et de jardins qui s'étendent, à une immense distance, le long des bords du Xénil.

leurs pertes, de pesants traits tombaient sur leurs têtes : un grand nombre se jetaient en désespérés dans les faubourgs, et combattaient corps à corps, dans les tranchées, avec les assaillants. Tout devenait arme, chacun était soldat; les alfaquis, les santons, les derviches-pèlerins, armés de javelines, de cimenterres, de poignards, retrouvaient l'ancien fanatisme, se glorifiaient de combattre, tombaient avec des cris de joie, et mouraient ayant devant les yeux les délices ineffables du paradis de leur Prophète. Deux jours entiers l'assaut fut poussé avec la même furie, car les Maures se défendaient sous les yeux d'Abu-Abdallah, et les chrétiens étaient animés par la présence de leurs souverains. Le roi musulman était déjà blessé, ses principaux alcaydes tués, et les remparts n'offraient tantôt plus qu'une masse de ruines; il fallut capituler; tout espoir était perdu; l'on proposa de livrer la forteresse. Les habitants durent peut-être leur salut au nombre de chrétiens captifs qu'ils avaient dans leur cité. Il leur fut permis de sortir avec tout ce qu'ils pourraient emporter. Le vaillant Ponce de Léon fut chargé de les escorter aux divers lieux de refuge qu'ils s'étaient choisis dans les royaumes de Castille, d'Aragon et de Valence.

Mais Ferdinand voulait rallumer la guerre ci-

vile à Grenade; il exigea d'Abu-Abdallah, une seconde fois captif, de renouveler son serment de fidélité, et il le fit partir aussitôt. Le brave alcayde El-Zégri, avec d'autres chefs distingués et les fils de ce fameux Ali-Atar qu'avaient moissonné les combats, demeurèrent comme otages entre les mains du vainqueur. Triste, et si décimée qu'elle était, la garnison traversa le camp des Castellans; à sa vue, l'ennemi ne put lui refuser sa bruyante sympathie et ses applaudissements. Les chefs se rangèrent devant elle et lui prodiguèrent mille marques de respect. Les femmes et les enfants de Loxa venaient ensuite; leurs plaintes et leurs sanglots, en abandonnant leurs maisons, leur pays, pour aller chercher un asile sur la terre étrangère, la terre de leur vainqueur, attendrissent jusqu'aux âmes les plus farouches; plus d'un vieux soldat, que la guerre avait trouvé toujours insensible, eut des larmes dans les yeux.

Poursuivant toujours sa marche victorieuse, Ferdinand contemplait, des hauteurs de l'Albohacen, la cité de Moclin, qui n'était plus qu'un monceau de ruines; de son côté, le Maure, humilié au point de ne plus oser combattre pour la capitale, se retira à Priégo, puis à Vélez-el-Blanco. C'est là qu'il reçut, pour la première fois, des nouvelles de la sultane

sa mère. Aixa, cette femme courageuse, lui écrivait ceci : « N'êtes-vous pas honteux d'abandonner une belle fiancée, d'errer sur les confins de votre royaume, tandis qu'un oncle usurpateur s'assoit sur le trône de Grenade ? Tirez donc encore l'épée ; l'honneur n'est pas perdu, les portes de l'Albaycin s'ouvriront à la voix de leur monarque. Le trône ou la mort ! nul autre espoir à qui porta une fois la couronne!!! »

Les esprits faibles, irrésolus, sont asservis aux impressions les plus soudaines. Le Maure se réveilla comme d'un songe ; il rassembla le petit nombre de partisans qui lui restaient. « Amis, leur demanda-t-il, voulez-vous me suivre pour reconquérir l'empire ? » Ses vieux soldats, posant aussitôt leurs mains sur leurs cimenterres, déclarèrent avec des cris de joie qu'ils étaient prêts à le suivre.

Alors que les ombres du soir s'épaississaient dans la plaine, on vit un cavalier seul, pressant les flancs de son coursier arabe, à travers les montagnes qui s'étendent entre la Murcie et la ville de Grenade ; sur chaque hauteur, il s'arrêtait pour tourner d'avidés regards dans la direction de cette capitale. A quelque distance, suivait une troupe de cinquante lanciers. La richesse de leurs vêtements, la splendeur de leurs armures, trahissaient leur haut li-

gnage. A la tombée de la nuit, ils s'approchèrent de Grenade, côtoyèrent ses sombres murs, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la porte extérieure du vieil Albaycin. Alors on entendit le cimeterre de leur chef frapper rudement à cette porte; puis l'inconnu dit ces mots: « Ouvrez, c'est votre roi. »

Les gardes s'empressèrent d'obéir. Tout aussitôt, la troupe des cavaliers se répandit dans la ville, courant à la demeure des autorités militaires, à celle des principaux habitants. En un moment, tout Grenade fut sur pied; et ce ne fut qu'à l'éclat des javelines, au bruit des tambours, que Muley-El-Zagal connut l'effrayante vérité; il fit de suite une sortie à la tête de ses gardes pour arrêter l'insurrection naissante, mais il se vit repoussé; alors un combat acharné s'engagea sur la place de la grande mosquée, où l'on dit que ces deux princes, du même sang, en vinrent aux mains avec une incroyable furie.

Comme le nombre des combattants allait toujours croissant dans l'un et l'autre parti, les deux rivaux décidèrent de vider leur différend dans la plaine. Ils se séparèrent donc sans que la fortune se décidât pour l'un des deux; et ils attendirent avec impatience le retour de l'aurore. Les principaux chefs et les nobles embrassèrent la cause d'El-Zagal; mais

ils avaient pour adversaires de vieux soldats accoutumés au sang, à la fatigue, et, de plus, tous les salariés et la populace.

A la tête des Abencerrages, brillait encore le noble Ibn-Hammed, armé par la vengeance; il était, avec les siens, placé dans l'avant-garde d'El-Zagal; il avait devant lui la tribu des Zégris, commandée par Abu-Abdallah en personne; il s'élance sur elle avec une poignée de braves, en ne cachant ni sa haine, ni son mépris pour un roi tributaire et si souvent captif. En l'apercevant, les yeux d'Abdallah étincelèrent d'un feu infernal; car la secrète joie qui brillait sur les traits de son rival le fit trembler, et penser à sa longue absence des jardins du Généralif.

Tout en courant au combat, Ibn-Hammed s'adressait à ses frères d'armes pour enflammer leur ardeur; il chantait, à la manière des anciens kalifes, la beauté des devises et des couleurs de sa tribu.

Dans cette exaltation d'esprit, partagée par les siens, ce prince audacieux s'avança pour accabler de sa colère les tours élevées de l'Albaycin. Horrible lutte, où il n'y avait aucun quartier à espérer! Repoussé dans les nombreux assauts qu'il donnait à l'Albaycin, El-Zagal n'en retournait pas moins à l'attaque. Abu-Abdallah se crut perdu; dans son ef-

froi, il ne trouva d'autre voie de salut que d'appeler secrètement les chrétiens à son secours. Le rusé Ferdinand fit marcher en hâte sur Grenade un de ses généraux avec des forces redoutables ; mais, de peur de trahison, il lui enjoignit de se tenir sur ses gardes et d'observer soigneusement la conduite des deux rois. Le commandant espagnol ne tarda pas à se convaincre qu'il n'y avait aucune feinte dans ce terrible combat de l'oncle et du neveu.

Les Castillans, se jetant alors comme alliés dans les rangs d'Abu-Abdallah, ajoutèrent à l'horreur et à la férocité de cette guerre civile : cinquante jours durant, la superbe Grenade fut sillonnée, déchirée, inondée du pur sang de ses plus nobles enfants.

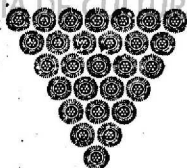
Ainsi les malheurs domestiques qu'Abdallah traîna à sa suite surpassèrent encore toutes les infortunes publiques. On entendit Grenade se lamenter ; on la vit verser des larmes plus douloureuses que celles que répand une mère, captive pour ses enfants, quand son maître farouche l'emmène revêtue de l'habit d'esclave. Grenade avait eu l'affreux spectacle de ses tribus, de ses familles engagées dans une lutte à mort. La haine endurcie de ses souverains avait rompu les liens les plus doux, les plus sacrés : pères, fils, frères couraient à des crimes tels, qu'ils frappaient d'épouvante l'ennemi même qui les con-

templait. Jamais, sous aucun de ses plus terribles maîtres, cette capitale n'avait vu surgir une haine de rivalité si cruelle qu'entre Muley-El-Zagal et son neveu. On peut le dire, leurs hostilités continuelles ont couronné les campagnes de Ferdinand, et précipité la chute du dernier royaume des Maures.

Maintenant, entraîné loin de Grenade, El-Zagal poursuit sa fortune, en plaine ouverte, contre ses ennemis. Du sein des forteresses qu'il possède encore, il porte la destruction et la terreur dans les camps des rois ligüés contre lui.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA





CHAPELLE DE FERDINAND ET D'ISABELLE.

Elle est l'unique reste de la grande cathédrale élevée sur l'emplacement de l'ancienne mosquée Mauresque.



VIII

MASSACRE DES ABENCERRAGES.

CE fut durant le combat que nous venons de décrire qu'eut lieu, dit-on, l'événement terrible qui répandit depuis sur la Cour des Lions un intérêt si lugubre. Le mystère et la barbarie de ce sacrifice humain ont donné naissance à cette tradition populaire, que des traces ineffaçables de sang teignirent à jamais la fontaine d'albâtre.

Le secours des chrétiens ne fit que retarder la chute d'Abu-Abdallah, tant étaient héroïques et infatigables les efforts des Abencerrages et de leurs alliés, tant la voix de leur chef les animait, et tant la valeur même de ce chef était exaltée par l'honneur et par la vengeance. Mais ce que n'avaient pu, pour Abdallah, le courage, la valeur et le nombre pour triompher ouvertement de ses ennemis, la perfidie le fit : perfidie infame, qui glaça d'effroi tout un peuple, trop accoutumé pourtant aux horreurs de la guerre civile !

Le soleil, penché sur l'occident, dorait de ses

feux les tours, les flèches, les minarets de l'Alhambra ; il s'abîmait dans un torrent de gloire, reflété par les vagues d'azur, et répandait sur la montagne, sur le bocage, sur le ruisseau, cette splendeur mourante qui, pour être vue et sentie, n'en reste pas moins indescriptible. Ses dernières lueurs se jouaient à travers les perspectives ombragées de ces délicieuses allées, de ces sombres retraites, de ces jardins parfumés, qui font de Grenade un lieu de délices.

Cette heure douce et silencieuse réunit deux êtres malheureux, qui erraient ensemble dans ces bocages d'antiques cyprès. L'amour avait le mot de leur destinée ; et comme les vagues sont soumises à la mystique influence des rayons de la lune, de même cette passion avait absorbé en elle tous leurs sentiments de crainte et de terreur. Vivre seulement. L'un pour l'autre, ils n'avaient plus d'autre but, d'autre espoir.

Ils s'étaient revus ; ils venaient de se séparer. Ce mot « adieu », si souvent répété, vibrait encore au fond de leurs âmes, comme les soupirs de la brise mourante sur les cordes d'une harpe éolienne. La sultane n'avait pas même atteint le balcon du Généralif, quand soudain elle entendit un bruit de pas précipités, un cliquetis d'armes. Quoique ra-